

Le Sale Gosse

Journal web d'éducation populaire, novembre 2015 - Mars 2016

Pilote !



Articles Principaux :

Témoignage : L'Anxiété Scolaire

1/3 Démocratie : Impuissance politique,
de Im-, privatif



ZERO



Édito :

Roger, Gavroche,
numéro pilote, vous me
recevez ? Un sale gosse bien
remonté amorce un
atterrissage non autorisé ! Il
n'a d'accréditations ni du
directeur, ni des services
secrets, ni du gouvernement,
ni même de sa maman ! Est-
ce un garçon, une fille, un bon
français, un breton ou un
chinois ? Coco, sarko ou
socialo ? Blanc, noir ou vert de
peau ? Porte-t-il encore des
culottes courtes, as-t-il au
moins le bac ? Mais qui est-il
pour nous parler de politique à
la fin ?!

Arrêtez-le vite, il serait bien
capable d'une révolution !

-Gavroche

Sommaire :

Concepts, réflexions sereines :

- Les médias dans Hunger Games p. 3
- Non-mixité = sexisme inversé ? p. 5
- La Faim sans fin du consommateur p. 6
- Les mots ont un sens : extrémismes, terrorismes, fondamentalismes et autres isthmes... p. 8

Coups de sang :

- Lettre à Valentin p. 9
- Arrêtez avec Donald Trump p. 10
- A Chaud en direct du 3 Novembre : il est temps p. 11

Articles principaux :

- L'anxiété scolaire, le résultat d'un système, un problème pour les professeurs p. 13
- 1/3 : Impuissance politique, de lm-, privatif p. 17

Projets, paysage médiatique :

- Demain, le Film porteur d'Espoir p. 19
- De l'art ? ET MOI ALORS ? p. 20
- Dossier : Le Sale Gosse, Kézako ? p. 22





Les Médias dans Hunger Games

(Cet article ne se base que sur un visionnage superficiel des quatre films Hunger Games et la lecture de textes sur le sujet sur le web anglophone. Étant sous licence libre, libre à vous de le réécrire ou d'y apporter des modifications pour nous envoyer une nouvelle version ou la publier sur une toute autre plateforme.)

La trilogie best-seller Hunger Games de Suzanne Collin's publiée entre 2008 et 2010 vient de voir se terminer son adaptation au cinéma en quatre films cette année. Tous ont connus un succès international, avec des acteurs connus du grand écran, un gros budget d'effets spéciaux mais surtout une histoire saisissante qui pourrait paraître, au départ, très éloignée de notre univers, et c'est bien ça qui fait le succès d'un film où nous pouvons nous évader de nos soucis quotidiens pour faire le plein de valeurs de fraternités et de solidarité ! Pas vrai ?

Plusieurs indices peuvent nous faire penser que l'auteur cherchait à faire une critique du système médiatique étasunien dans son œuvre. Clairement présenté comme une dystopie, donc à visée morale, Hunger Games dépeint la société de Panem, qui se serait autrefois appelée « Amérique du Nord ». Divisé entre le Capitole et les douze districts, la puissance du pays est basée sur la supériorité du Capitole et de son dirigeant totalitaire (Snow) sur les districts depuis une révolte ayant eu lieu 75 ans plus tôt. L'événement culturel principal, les Hunger Games, est basé sur cette inégalité, en envoyant à la mort des adolescents issus des Districts. Même une fois terminés, au travers des jeux de l'expiation ayant lieu tous les 25 ans pour confronter les vainqueurs des précédents éditions, Snow tient à montrer sa domination sur ceux qui sont vus comme de vaillants héros par la population, ils n'en sont pas moins des outils politiques destinés à mourir devant une caméra. Sa domination sur le système médiatique lui donne également une grande popularité parmi les habitants, bien que les preuves de la violence avec laquelle il exerce son pouvoir sont nombreuses. On voit qu'aucune censure n'est instaurée et les enfants regardent eux-aussi des jeunes s'entre-tuer, l'émission est retransmise dans les différents districts pour maintenir la crainte.

Cette violence est banalisée et permet à Snow de faire passer les jeux pour un mal nécessaire, mais aussi une source de

divertissement, entraînant tout une économie autour des différents participants, proposant aux spectateurs de favoriser leurs candidats préférés avec de l'argent et forçant les vainqueurs à se prostituer pour augmenter ses profits. Les Hungers Games semblent centraux dans cette société, et l'outil médiatique sera à nouveau utilisé dans les différents films. Particulièrement dans le troisième, qui constitue d'un duel de propagande entre les rebelles incarnés à l'écran par Katniss, cherchant à soulever la population sinistrées pour les amener à renverser Snow, et ce dernier passant fréquemment à l'écran pour lancer des avertissements violents, effrayer la population des districts et déstabiliser Katniss.

Suzanne Collin's n'a pas voulu minimiser l'importance des médias, elle en a fait un élément central de son histoire, cause et arme d'une révolution populaire. En faisant le lien avec les médias étasuniens (mais pas que), prônant le sensationnalisme et le divertissement facile pour obtenir l'attention de la population et, à terme, diffuser en son sein une idée unique, anesthésiant toutes les autres. On ignore si Panem est présentée comme une démocratie, mais on y remarque surtout la puissance illimitée de leur dirigeant, Snow. On comprends facilement que c'est ce contrôle sur les médias qui lui donne sa toute puissance, et il ne peut donc être remplacé, puisque véhiculant une image de lui extrêmement positive, il est plébiscité par le peuple.





Est-ce qu'on ne peut pas le lier au système démocratique actuel, où pour protéger sa place, le dirigeant en place n'hésite pas à manipuler les masses ?

Plus que ça, je ferais un parallèle entre la société de Panem et une critique de l'ochlocratie. L'ochlocratie, c'est le gouvernement de la foule, où cette dernière a le pouvoir de faire imposer sa volonté. Pour conserver des avantages personnels, le gouvernement se met au niveau du peuple, en basant sa société sur des divertissements vulgaires et accessibles à tous en renonçant aux valeurs les plus basiques. On est là très éloigné d'une démocratie par le peuple par exemple, dans un système ochlocratique l'accent est mis sur l'abrutissement de la population afin de le rendre facilement manipulable et gouvernable, quand une démocratie directe amène les citoyens à se responsabiliser et à s'auto-administrer. Je doute que ce soit une volonté directe de l'autrice, mais la puissance d'un divertissement mettant en scène la mort d'individus, mineurs qui plus est, semble se rapprocher d'une dérive ochlocratique. Snow ne semble pas avoir d'autres volontés que de rester au pouvoir et il permet au peuple réduit du Capitole, le seul ayant potentiellement un pouvoir démocratique, de vivre dans l'opulence et la vulgarité, représentés comme futiles, festoyant à n'en plus finir dans une orgie de richesse. Même leur habillement particulier et surchargé fait écho au monde du spectacle, ils sont trop occupés à se gaver et à s'abrutir devant la télé pour se préoccuper de la politique de leur pays.

Pour finir, je vous inviterais à regarder la comédie étasunienne Idiocracy réalisée par Mike Judge, dépeignant une vision satirique de l'ochlocratie, où la population imbécile, privée d'éducation au profit des divertissements, ne sont plus qu'une masse grouillante servant aux intérêts de quelques politiques, des industriels, et personne ne se rend compte de l'état actuel

de leur société, vivant dans les ordures et sans aucuns services publics. Encore une fois, ce sont les médias au pouvoir, qui maintiennent la population dans leur médiocrité. La grande question est la suivante, sommes-nous en ochlocratie ?

Les similitudes sont grandes. La télévision est centrale dans nos schémas de vie, et la majorité des chaînes câblent tous leurs programmes autour du divertissement. Et c'est normal, ça fait vendre ! Le plus grand nombre la regarde. La télé-réalité, horreurs des auteurs de science-fiction dans le passé, est rentrée dans les mœurs, et le peu d'informations délivré en format réduit est orienté autour de « l'opinion publique ».

L'opinion publique, c'est quoi ? Sûrement l'invention la plus ingénieuse de notre système médiatique. L'opinion publique, elle est bien pensante, elle est parfaite et elle est pour l'état d'urgence. En fait, elle n'est pas très mitigée, elle est pour ou elle est contre, même à 55 %. L'opinion publique, c'est censé être vous. Et l'effet de masse suit l'opinion publique, alors si elle n'existe que sur la base de fantasmes de journalistes ou de sondages sur M6.fr, pourtant, elle est plébiscitée par tout ce qu'on peut voir à la télé. L'opinion publique, elle est PS, alors tout le monde vote Hollande. Vous avez saisi l'idée.

Néanmoins, l'opinion publique, c'est qui ? C'est le nord, c'est le sud, c'est les vieux, c'est les jeunes... Tout plein de monde, mais pas vous. Et vous, vous êtes de plus en plus nombreux, et de moins en moins à s'abrutir devant le programme de diffusion. L'opinion publique, bientôt, ça ne sera plus que 10, 5, 2 % de la population réelle, et ce jour là, il suffira d'aller dehors pour faire entendre sa voix pour faire un nouveau Panem.

-Judikaël





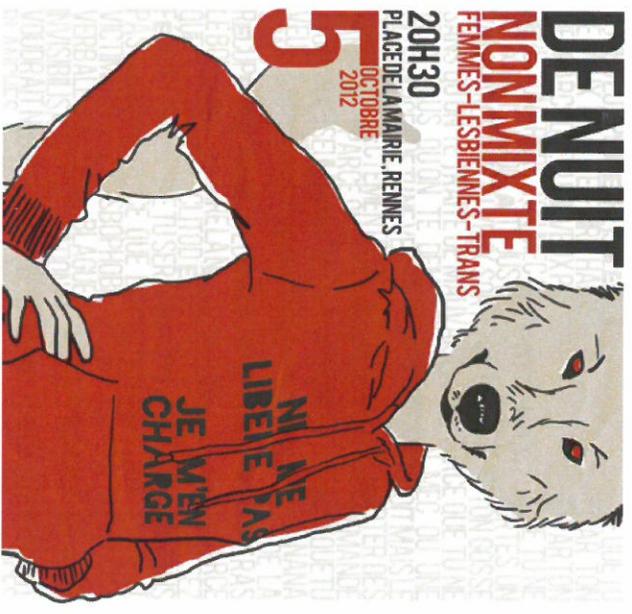
Non-mixité = sexisme inversé ?

Tout comme chez les démocrates du nouveau monde, les mouvements LGBT+ et féministes sont loin de ne suivre qu'un seul et unique courant de pensée dans l'application de leurs idéaux. Des débats persistent, et divisent. L'importance des espaces non-mixtes en fait partie. Mais qu'est-ce que c'est exactement ?

Tout d'abord, un espace non-mixte, c'est un événement interdit à une catégorie de personnes, en général pour servir une cause au profit d'une minorité. Dans le débat féministe, c'est tout simplement un rassemblement excluant les hommes cisgenres. Un principe fort intéressant : redonner la parole aux concerné.e.s pour s'émanciper de l'omniprésence médiatique de l'homme à cravate. Mais là, c'est le drame ! Une horde de méchants machos apparaît et hurle au sexisme inversé, ce à quoi répondent immédiatement les féministes à coup d'images et de gifs tumbr. Que reste-t-il alors du débat, si ce n'est des insultes venues d'un autre monde (féminazis, misandre...) ? Un constat. De par ses « privilèges de ne pas subir le sexisme », l'homme serait facilement perçu comme oppresseur, rival, et ennemi de la cause féministe, et devrait donc en être écarté.

Oui, c'est vrai, un homme ne se fera pas agressé dans la rue parce qu'il est un homme. Encore faut-il être un homme, un vrai. Ce sera justement son manque de virilité, de qualités alpha, qui font de lui un mâle digne de ses privilèges, qui lui, sera condamné. Qui appartiennent parfaitement au modèle dominant aujourd'hui ? Celui qui parle bien, écouté de tous, bien pensant aux yeux de tout le monde, qui ne choquera ni la ménagère bourgeoise, ni le retraité de campagne, ni le jeune ignare devant son téléviseur ? Bah pas grand monde, mais il faut faire comme si, et ça passe par l'injonction aux possesseur.euse.s de pénis de faire de même. Le langage l'encourage, les médias l'encourage, la norme l'encourage.

La non-mixité présente un risque de diviser davantage la lutte et d'oublier le véritable problème, le pouvoir donné certes à des hommes, mais une minorité d'hommes.



L'objectif avant tout est de critiquer cette position en force et de se réapproprié l'espace militant et médiatique, pas de diviser davantage les luttes – d'autant plus si les femmes trans sont évincées de la non-mixité, ou que les hommes trans sont perçus comme des femmes.

Pour autant, les espaces non-mixtes ne sont pas à proscrire. Les réunions non-mixtes permettent aux concerné.e.s de se retrouver et de s'exprimer, sans la pression du regard de personnes ne comprenant pas forcément la question, sans prendre le risque de faire face à l'incompréhension et l'ignorance, quand le but n'est pas d'éduquer mais de se soutenir.

Quand la non-mixité foule le pavé, pourquoi pas ? La symbolique est forte mais ce n'est qu'une manifestation parmi des dizaines d'autres. Elle permet de faire connaître ces problématiques, si l'objectif est clairement expliqué, quand elle ne permet pas de nourrir davantage la haine de l'autre, puisque le sexisme, c'est l'affaire de tout le monde. Et savoir reconnaître ses privilèges, comprendre les luttes de ses sœurs, de ses frères, de ses camarades, c'est le premier pas vers une véritable égalité.

-Judikaëïl



La Faim sans fin du consommateur

Je m'exprime en tant qu'ancienne malade. J'ai souffert de façon assez grave d'anorexie-boulimie. Et j'ai instinctivement l'intime conviction, qu'il y a quelque chose dans cette maladie, qui n'est pas sans être familière avec le comportement normal de consommation dans une société capitaliste.

Dans la boulimie, on éprouve une faim qui ne peut jamais être satisfaite. Il ne s'agit pas de se délecter d'un plaisir, mais bien plus de combler un manque de façon violente et incontrôlée. D'un point de vue psychanalytique, on pourrait dire que l'être humain est fondamentalement manquant. Et on passe sa vie à essayer de combler ce manque. Ainsi, dans nos comportements de consommateurs, on va être constamment en quête d'un nouvel objet de consommation pour remplir ce manque. La publicité a très bien compris ça. Elle crée un besoin, elle nous fait miroiter que nous serons plus heureux si nous avons tel ou tel objet que nous n'avons pas. Seulement, une fois que nous l'avons acheté,



il nous faudra partir en quête d'un nouvel objet à désirer. Autrement dit, c'est une faim sans fin. Dans certaines formes de boulimie, le malade vomira ce qu'il vient d'avaler. La nourriture une fois avalée ne laisse pas satisfait. Au contraire, la satisfaction n'est jamais là. On achète, puis on jette, et les décharges vomissent leurs déchets.

jouissance illusoire. Cette recherche de plaisir superficiel est particulièrement flagrante dans le refus de manger moins de viande. Ainsi, on peut observer une certaine angoisse chez les omnivores lorsqu'ils sont confrontés à un végétarien/lien/vegan. Comme si ils avaient très peur qu'on leur retire cet objet de plaisir qu'est la viande. Pour se protéger, certains emploieront des moqueries visant à déprécier le régime végétarien et ainsi préserver ce grand plaisir carnivore. Il y a comme une panique, à la perspective d'être privé de ce qu'on pourrait assimiler à un forme d'objet oral si on veut reprendre un terme freudien. Les plaisirs ont naturellement une place importante dans nos vies, ils contrebalancent les frustrations. On pourrait se dire qu'il s'agit là simplement d'un comportement humain normal. Seulement, j'aurais tendance à me dire, que à l'image de la boulimie, il y a aliénation dans la surconsommation.

Ce qui est dangereux et malsain, c'est le trop. Dans la boulimie, ça peut devenir vraiment morbide, certains malades mangent jusqu'à avoir le ventre prêt à exploser et ne pensent plus qu'à la nourriture à longueur de temps. Il est alors impossible de vivre une vie paisible. Freud avait découvert la pulsion de mort. Il semblerait que l'être humain ai enfoui en lui des tendances morbides et auto-destructrices. On a plutôt en tête que c'est ne pas avoir assez qui conduit à la famine et à la mort. Mais c'est aussi vrai pour le trop. Rappelons que la boulimie vomitive peut mener à la mort. À l'échelle de la planète, notre tendance à dévorer les énergies, les ressources, nous mène à notre propre perte.

Il y a quelque chose de presque régressif à vouloir tout tout de suite. Un peu à l'image de ce bébé qui crie pour avoir le sein de la mère. Car il ne s'agit pas seulement de satisfaire un besoin essentiel à sa vie. On recherche autre chose. Un plaisir, sans doute. Par exemple, le bébé ne pleure pas seulement par ce qu'il est nécessaire qu'un de ses besoins vitaux soient satisfaits. Il pleure avant tout parce qu'il réclame l'attention. Dans la boulimie, la nourriture avalée ne sert pas à se nourrir, on ne l'absorbe pas pour ses nutriments et ce qu'elle peut apporter au corps. On l'absorbe dans l'espoir d'une



Ça me fait penser à du cannibalisme, l'anorexique mange son corps, l'humain mange son humanité et son lieu de vie.

Ce n'est pas nouveau, nous consommons trop. Et n'importe comment. Pourtant, nous nous enfermons dans ce comportement aussi rassurant qu'auto-destructeur d'achat compulsif. Ce qui fait très peur dans le discours visant à l'inverse à une décroissance, c'est la crainte de la privation. Alors que je suis convaincue qu'il s'agit en réalité de gagner quelque chose d'autre. Ce qui m'a amenée à écrire cet article c'est un constat notable. Lorsque je souffrais de ces troubles du comportement alimentaire, puisque je voulais manger toujours plus, alors j'achetais en très grande quantité, et comme cela revenait naturellement très cher, j'achetais de la merde, pour avoir une grande quantité de malbouffe peu cher à ma disposition. De toute façon, la nourriture n'était pas destinée à me nourrir. Parallèlement, je n'avais d'intérêt pour rien. Je vivais dans une oisiveté ou tout devait être une stimulation forte et directe. Je ne lissais pas, ne m'intéressais pas à l'art ou à toute autre forme de culture. Tout m'était indifférent en dehors de la nourriture. Je passais principalement mon temps entre l'ordinateur et la télévision, et à la télévision, je prenais soin de ne regarder que les émissions les plus futiles et stupides. Inutile de dire que je n'étais pas heureuse.

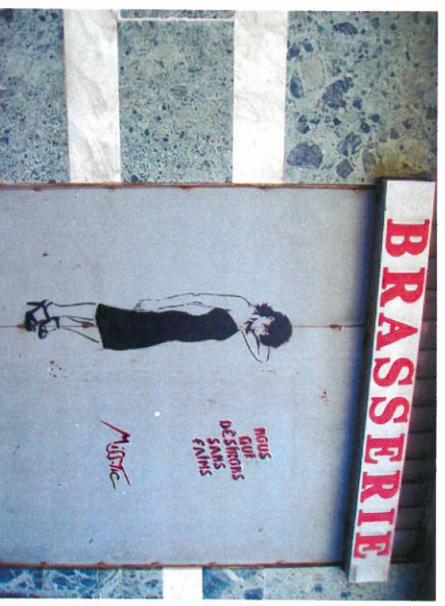
Lorsque j'ai guéri, peu à peu, un phénomène étonnant s'est produit : ces énergies qui affluaient abondamment vers cette morbidité et le désir d'oralité auparavant, se sont comme déviés, redirigés vers quelque chose de plus sain et surtout plus apaisant. J'ai redécouvert les petits plaisirs de la vie, j'ai ouvert un livre, je suis devenue plus curieuse et me suis

passionnée pour l'art.

Lorsqu'on interroge des personnes qui ont fait le choix d'une certaine simplicité volontaire dans leur vie, ils peuvent témoigner de leur bien-être. Ils se disent plus proches d'eux-mêmes, libérés, comme désencombrés. Car c'est aussi ça s'éloigner du désir de surconsommer : ne plus être dépendant. Tout d'un coup, nous ne sommes plus un nourrisson allaité, mais un adulte qui jouit de sa singularité. Il n'y a pas de privation, car cette quête de combler le manque se tourne vers les réflexions sur le mieux-être, la spiritualité, la nature, l'art, l'autre, les petits rien. On devient plus ouvert, sociable, curieux, et sans doute que l'on fait un pas de plus vers un certain bonheur.

Dans les troubles du comportement alimentaire tels que la boulimie, comme dans le comportement de surconsommation, nous cherchons sans doute, maladroitement, de façon violente et auto-destructrice, à satisfaire une faim sans fin. Mais si on accepte de faire preuve de patience, de se montrer plus contemplatif et ouvert, on découvre un autre monde, un monde tout en nuances que nous ne percevions même pas auparavant. Et soudain, nous sommes un peu plus en paix.

-Anonyme





Les mots ont un sens : Extrémismes, terrorismes, fondamentalismes et autres isthmes...

"Chaque année, de moins en moins de mots, et le champ de la conscience de plus en plus restreint." Georges Orwell, 1984

Qu'une citation d'un auteur aussi pessimiste que Georges Orwell, travaillant sur la dictature de la Pensée dans un contexte post-nazisme, puisse éclairer notre époque, est plus qu'effrayant. Mais elle n'introduit pas cet article pour rien. Toucher aux mots, c'est toucher à notre pensée. Des mots restreints ou inefficaces à décrire la complexité du monde, cela signifie des pensées restreintes et menant aux pires conséquences, car c'est dans la langue elle-même que prennent racine nombre de préjugés et d'idées fausses, et par là même nombre de désastres. Ainsi, il convient de rappeler que les mots ont un sens.

Si je me rend à Brest, extrémité ouest de la Bretagne, il me semble que je me trouve toujours dans cette région. Eh bien cela ne semble pas évident pour tout le monde. Par exemple et pour ne citer qu'eux, nos chers journalistes des médias traditionnels, couvrant gaîment les attentats du 13. Entre deux « non aux amalgames », ceux-ci épandaient ci et là les termes extrémiste, fondamentaliste et autres islamiste pour décrire ces chers terroristes. Eh bien, de la même manière, ce terme d'extrémiste implique que le terrorisme soit admis en Islam. Pire, il légitime l'usage de son pseudo-contrepartie modéré.e.s pour décrire l'écrasante majorité des musulman.e.s. Or tout cela est complètement contradictoire : il n'est pas logique de dire qu'il ne faut pas amalgamer terrorisme et Islam, puis d'expliquer que l'un est l'autre, car c'est ni plus ni moins ce que fait l'usage de ce terme pour cette définition. D'autant que par ailleurs, l'extrémisme, tant en Islam qu'ailleurs, renvoi à une toute autre réalité. Un extrémisme islamique, n'est en réalité rien d'autre qu'une volonté d'application la plus poussée et la plus étendue possible du texte islamique. Sans nier que cela puisse s'avérer un chemin dangereux, menant parfois, à la violence, il convient de noter qu'il n'appelle pas systématiquement à la prise des armes et de reposer sa définition, qui est simplement la recherche d'une rigueur dans l'exercice de son idéologie ou de sa religion.

Un autre terme qui revient souvent, est celui de fondamentalisme. C'est étrange, car



son sens est relativement opposé à celui d'extrémisme, puisqu'un fondamentaliste tente de retourner au fondement de son idéologie et de sa religion dans la recherche d'une pratique plus vraie et plus pure. Par exemple, on pourrait dire que les protestants sont des fondamentalistes catholiques, puisque leur religion est une immense tentative collective de redéfinir le fait religieux. Un mot à nouveau, sur l'usage de fondamentalisme en quasi synonyme de terrorisme : Cette fois-ci, plus grave encore qu'extrémisme, ce terme décrit le terrorisme comme base de l'Islam...



Alors que dire ? D'une manière générale, pour décrire quelqu'un qui use de violence et de la peur pour l'imposition de sa doctrine, religieuse ou idéologique, est un terroriste. Il convient donc d'apposer au nom terroriste l'adjectif de cette doctrine. Tout simplement, s'il émane du communisme, c'est un terroriste communiste. Oui, mais me direz vous, alors, en ce cas, si l'on considère un terroriste émanant de l'extrémisme, mettons musulman, dire terroriste musulman extrémiste est adapté. Oui, à la limite, le véritable

problème étant l'usage du terme extrémiste en synonyme de terroriste (et ce, rappelons le, pour toutes les doctrines). Mais il convient de signaler que c'est une précision, et rien d'autre qu'une précision, qui se rapporte au terme musulman (ou à tout autre adjectif de doctrine), et qu'étant considéré le sens déviant d'extrémisme aujourd'hui, mieux vaut se garder de l'utiliser quand il fricote avec le terrorisme.

-No Heliaz

Lettre à Valentin

[Attention : Mention de viol]

Saint Valentin est maître du monde. Amur te voila au cœur de tout, dans le cœur de tous et toutes. Sujet universel par de nombreux aspects, transcende les âges et la morale, comment vas-tu?

Au lycée, ça a l'air d'aller, tu es partout. Un couple qui s'embrasse? Deux personnes qui se tiennent la main? Une fille, un garçon? Amur. Vraiment? Oh je ne vous apprends rien. Les filles s'embrassent, se câlinent et se caressent, ce sont des amies après tout. Les garçons se calinent et se soutiennent, c'est bien de l'amour, au final. Et un garçon, une fille ensemble, si le premier n'est pas déjà de l'autre coté, amour bien sûr!

Puisque, c'est évident, l'homme a des besoins. Ils sont simple, comme je l'ai vu dans un article très sérieux récemment (et de la presse professionnel n'est-ce pas), il doit disposer de sa femme. Le mâle doit la posséder, la démolir, sa femme, c'est même un devoir conjugal. Et il a son honneur, le mâle. Lui peut aller ailleurs, c'est pardonnable, c'est même signe de puissance, étalée en politique, mais si il n'est pas seul a disposer de sa femme, il est trompé. Et quel déshonneur, cocufié, c'est un faible, un impuissant!

Parce que le Hôme, le vrai, c'est celui qui fait peur dans la rue, celui qui risque de te violer si tu ne t'habilles pas correctement, et qui nécessite une séparation stricte avec tous les autres dans les lieux publics comme dans le privé.

Parce qu'il est bien incapable de se contenir, le mâle, surtout avec ses amies, alors comment conserver une relation platonique entre un homme et une femme?

Au final, un couple, c'est de l'amitié avec du sexe, n'est-ce pas? Bien sur, la sexualité ne doit exister que dans le cadre fermé du couple, et le romantisme, c'est si surfait. Comment deux personnes pourraient avoir un lien qui n'est pas physique?

Un hôme, une fâme, qui baisent et qui font des gosses, c'est ça ce que tu voulais, Valentin? Et s'ils ne veulent pas d'enfant? Et si ils ne faisaient pas l'amour, et si ils n'aimaient pas ça? Et si Pierre et Michel s'aimaient, et si Germaine avaient plusieurs amoureux et amoureuses? Et si Michel tombait enceint? Qu'est-ce que tu fais d'eux, saint Valentin?

-Judikaël



Arrêtez avec Donald Trump

Tout le monde connaît Donald Trump, candidat républicain a la présidentielle des États-Unis en 2016. Tout le monde sait que c'est un odieux raciste, islamophobe, peut-être même un violeur, un nazi de notre siècle. Et tout le monde sait qu'il ne faut pas voter pour lui.

Mais ce que beaucoup ne semblent pas savoir c'est qu'on ne peut pas voter pour lui. Sans blague, nous ne sommes pas ÉTASUNIENS.

Mais les ricains, c'est nos copains, à nous les bons français. Donc on a un peu peur pour eux et on s'intéresse à leur vie, et à leurs élections bordéliques que personnes comprends (pour faire simple c'est encore plus merdique que chez nous et il y a encore plus d'intermédiaires entre le peuple et l'état, mais c'est pas grave, c'est « démocratique »). On ne sait pas ce que proposent les autres candidats et on s'en tape, faut pas voter Trump, faut pas voter pour les méchants. Faut voter pour les gentils. Hilary Clinton elle est gentille, il y a deux camps et elle est dans l'autre. En plus c'est une femme, alors c'est cool.

Ça ne vous rappelle rien?

Il y a des épouvantails en politique, et celui-ci est tellement peu crédible que ça fait peur de voir qu'il y a bien des gens qui votent pour lui. On le voit partout sur les photos, dans les journaux, avec un bronzage ridicule de ses dernières vacances au ski, la bouche grande ouverte, un doigt accusateur pointé sur la photo d'à côté, celle de Clinton.

En France on a Hollande. Un air bête, de fausses promesses, des mandats peu concluants, un social-traître. Et en face on a Le Pen, ancien épouvantail qu'on a pris au

sérieux. Elle sait ce qu'elle fait, elle parle fort et nous propose ce merveilleux plein-emploi, avec à peine quelques dommages collatéraux. Mais avec autant de partis qui n'ont aucune chance de gagner, et deux imbéciles qui nous ont déçus, autant voter utile voyez-vous? On est dans la merde, alors en votant extrême, nous sommes sur de changer les choses, et ça ne pourra qu'être qu'en mieux.

Pas vrai?

Alors Donald Trump, ce clown neo-nazi qui fait le tour des medias, qu'est-ce qu'on en fait ? Eh bien on le laisse être ce qu'il est. Une blague. Une parodie de politique. Et on cesse de répéter ce que l'on sait tous, ce ne sont pas ceux qui votent pour lui qui vous entendront quand vous criez avec tout le sérieux du monde a quel point il est dangereux. Et regardez ce qui se passe juste derrière vous.

-Judikaël





A Chaud depuis le 13 Novembre : Il est temps

Surtout, ne pas filtrer ma photo facebook aux couleurs nationales, surtout, ne pas inscrire en arabe le pray for paris sur ma couverture. Le choc est fort, l'émotion et la colère aussi. Mais tout cela ne serait que du vent. Des milliers de personnes meurent chaque jour, et ces 129 morts sous nos fenêtres doivent avoir un impact. Si nous nous en préoccupons plus que les autres, autant que cela ait un sens, et pas un déferlement de tristesse, de peur et de terreur. Autant que ces morts-ci au moins n'aient pas été vaines. Nous sommes tristes, l'idée n'est pas de le nier. Également, et c'est bien normal, nous avons peur. Mais s'agiter en tous sens et participer au brouhaha ambiant n'est en aucun cas une solution, car la réflexion saine et l'action en conséquence n'en sont que retardées voir compromises.

Ces attentats nous reposent face à nous-même. Et nous ne pouvons plus attendre pour réfléchir. Réfléchir, voilà quelque chose à quoi nous n'avons plus été habitués depuis longtemps. Pourtant, il est temps. La mondialisation vient pour la seconde fois cette année de livrer sa sinistre marchandise dans Paris. Il est temps, plus que temps de repenser en profondeur notre fonctionnement et nos priorités. En somme, nous remettre en question. Cela ne veut pas dire ne pas avoir de peine, ni de deuil. Encore moins ne pas avoir peur et ne pas douter. Au contraire, le doute est souvent le guide des réflexions saines. Cela veut dire qu'il faut se réveiller. Trop longtemps, nous n'avons pas vu les guerres et les attentats, trop longtemps nous n'avons pas écouté. Et maintenant, maintenant que nous ouvrons yeux et oreilles, il n'est plus temps de pleurer, et encore moins de les refermer. Il faut désormais renouer en catastrophe avec la réflexion, la nuance et tenir bien loin de nous les images, le sensationnel et la binarité qu'ils induisent. Nous devons comprendre.

Si l'on s'attarde sur la revendication des attentats par l'État Islamique, outre une flagrante instrumentalisation du Coran, la France est décrite comme croisée. Il est question de nos bombardements en Syrie, pour justifier cette référence à la croisade.

Mais derrière cette expression, on peut également voir la présence française au moyen-orient et dans le monde arabe dans son ensemble. Présence qui, remontant au XIXème siècle, en bonne colonisation qu'elle est, mine le développement de la région, et l'a précipitée dans la misère, la précarité, la guerre aussi, et installé à sa tête dictateurs et militaires. Mondialisation faisant, ce fut au tour de la religion d'être ébranlée avec brutalité, et ses repères floués. Et sur ce terrain fertile, se développèrent en réponse des Al-qàïda, des Daesh et autres groupes terroristes, parfois comme le premier cité, financés et armés directement de la main de l'Oncle Sam. Ainsi, cette présence, cette « croisade » de l'occident hors d'Europe, ne fait pas que susciter la haine de l'État Islamique, elle est également sa source. Et si nous sommes d'accord pour condamner la barbarie de l'État Islamique, il convient également de condamner notre chère mondialisation, ainsi que de repenser notre système politique dans son entièreté, causes directes de ce qui n'apparaît que comme de sinistres conséquences. Et au plus grand regret, il convient de constater également et même dans un tout premier temps que la France, et son drapeau qui a envahi facebook, c'est aussi tout cela.



Si la question pourquoi ne vient que d'être survolée, peut-être -et sûrement- partiellement, la question que faire doit suivre logiquement. En premier lieu, observer. L'on découvre vite, à ce jeu, que la réponse à Daesh n'a pas tardé à se constituer sur le terrain. Outre les nombreuses milices locales en Syrie et en Iraq, se sont constituées spontanément au nord de la Syrie trois anciennes provinces du pays en état de facto indépendant, le Rojava, ou Kurdistan syrien. Celui-ci n'est porté ni par le pétrole de Daesh, ni par une rhétorique islamiste puissante ; il est porté par une volonté profonde de construction et de conquête des libertés pour son peuple. En réponse tant au terrorisme qu'à la mondialisation, le PKK, parti des travailleurs.kurdes, et ses branches armées le YPJ et le YPG ont institué avec l'ensemble de la population un laboratoire de démocratie fantastique, animé viscéralement par une recherche de l'égalité, des droits humains et de la défense des cultures et des religions. C'est d'ailleurs ce qui les fait tenir face à Daesh, bien que moins nombreux.eux, ils et elles sont uni.e.s et animé.e.s dans et par leur poursuite de la démocratie et la défense de leur système social novateur.

Alors, face à cette dynamique, que faire ? Comme elles et eux le désirent, faire en sorte que l'occident n'intervienne pas. Car si il venait à intervenir dans ce processus, c'est une grande partie de l'espoir démocratique de l'humanité qui s'effondrerait. De toutes les façons, ils et elles font, depuis la reconquête de leur capitale la démonstration de leur absence de besoin d'une puissance tierce pour exister. Non, la création et le développement de leur État ne nécessite pas l'intervention salvatrice de l'Occident-messie, c'est une première chose que nous devons assimiler, même si cela constitue un grand coup pour notre égo. La seconde et la troisième, qui tiennent plus de l'action, vont ensemble : Il nous faut percevoir que la volonté de nos dirigeant(e)s* n'a jamais été de laisser un

peuple s'auto-administrer, et qu'il n'y a aucune raison que cela change. Il est donc de notre devoir de faire en sorte que cet état de fait ne soit plus. Puisque le changement de direction ne viendra pas d'en haut, il est viscéralement nécessaire qu'il vienne d'en bas. Également et dernièrement, en conséquence, cet inflexiblement ne pouvant s'inscrire que dans une redéfinition totale et radicale de notre modèle politique, il apparaît qu'il est temps. Les attentats d'hier, les guerres et les morts d'aujourd'hui et les trop nombreuses de demain démontrent que notre système prétendument démocratique ne fonctionne pas. Il est temps d'arrêter de regarder les conséquences, qui nous permettent illusoirement de pointer du doigt le continent noir que forme l'Islam et le monde arabe, et de trouver la force de regarder, d'observer et de comprendre les causes, certifiées en grande partie de race blanche...

Aujourd'hui, la quasi totalité de la population de notre pays (99%) sait lire et écrire. De même, 82 % à accès au média d'expression libre et horizontal qu'est Internet. Une grande partie de notre jeunesse parle nombre des langues qui sont aujourd'hui langues officielles des laboratoires de démocratie à travers le monde. Ces outils seront les plus utiles pour réfléchir, communiquer à grande échelle, diffuser les textes fondateurs de ses embryons de systèmes, et faire grandir encore ces chiffres. C'est avec eux principalement que toute action se fera. Car la réponse la plus viable, à la fois à notre système politique et à ses nauséabondes émanations que sont entre autres les attentats du 13, est l'exemple kurde. La plus grande difficulté restant de se convaincre de notre capacité à le suivre.

**pour la forme collective de ce mot, la parenthèse s'imposait*

-No Heilaz



L'anxiété scolaire, le résultat d'un système, un problème pour les professeurs

Dans un collège, un lycée, une fac, les élèves disparu.e.s au bout de quelques semaines de cours sont légions, et on ne s'en surprend même plus. Pourtant, sur les bulletins, personne n'est assez attentif, assez actif, assez travailleur... On est tous « pas assez » quelque chose. Tous trop humains peut-être. Des élèves comme ça, vous en avez peut-être eu dans vos classes, et vous avez peut-être pensé, vous ou vos camarades, que c'étaient des sales gosses. Pour une fois, laissons-leur la parole.

Être trop humain, c'est ce qui a porté préjudice à Chloé*, hypersensible, qui dès l'enfance s'est faite réprimandée à cause de son anxiété :

« Pendant tout le début de ma scolarité, j'ai souffert de « mutisme sélectif ». C'est à dire que dans certaines situations, particulièrement à l'école, l'anxiété m'amenait à m'enfermer dans un mutisme handicapant. Cela m'a valu des moqueries et l'exaspération de mes instituteurs. À l'époque, je ne savais pas que cela portait un nom, je pensais juste que c'était de ma faute, et j'éprouvais une profonde honte. »

Mona* nous explique qu'il n'y a rien d'étonnant à ressentir de la honte face à ces réprimandes, c'est même fait pour :

« Le stress est constant au niveau scolaire, les professeurs veulent absolument finir leur programme et tout le monde (professeurs, famille, médias,...) met la pression aux jeunes pour qu'ils réussissent, qu'ils aient des diplômes, puisque sans, ils ne « sont rien » (donc ne « valent rien? ») Dans le milieu ordinaire, le prof suit son programme sans se soucier des difficultés de chacun, tu suis c'est bien sinon tant pis, tu seras à la rue. »

Ça peut même aller plus loin. Qui n'a jamais entendu le fameux « ne fais pas comme ça si tu ne veux pas devenir comme elle/lui... » « Voilà tout ce qu'il ne faut pas faire. ». Facile, de rabaisser un élève pour améliorer les autres, par la peur ? Ingénieux comme méthode ! Du harcèlement ? Mais non, voyons, c'est un professeur !

Le harcèlement entre élèves, ça, on en entend parler. Tout le monde oublie la fonction principale de l'école aux yeux d'un élève : un lieu de rencontre et d'échange social plus ou moins cordial. Alice*, comme de nombreux autres, en a été victime, puis ça a été l'escalade :

« L'anxiété scolaire, beaucoup en sont victimes mais peu de gens en parlent... Il m'a fallu plusieurs mois pour en parler, pour oser avouer mes problèmes à propos de ça. J'étais victime de harcèlement, cet acte inhumain que beaucoup pratiquent sans s'en rendre compte. Ça a commencé par des insultes puis progressivement, c'est devenu un enfer. Je me levais le matin en pensant déjà à quel point ma journée allait être horrible, je comptais les jours qu'il restait avant les vacances... »

Puisque le statut social de l'école est ignoré, difficile de soutenir les élèves harcelé.e.s, et difficile pour eux de faire comprendre la situation qui, a priori, ne semble pas concerner les professeur.e.s. Et pire, dans le cas de Julien*, garçon transgenre, on peut y ajouter une violente discrimination de la part du personnel. Il nous livre un témoignage cruellement véridique de ce qu'il y vivait.

« Aussi loin que je me souviens, l'école a toujours été quelque chose de compliqué pour moi. Chacun se cherche, évolue, doit trouver sa place, ce que je n'ai pas su faire, essayant parfois des remarques, insultes, moqueries. J'ai démenagé et me suis retrouvé dans un lycée où je ne connaissais personne, c'était pour moi l'occasion de repartir à zéro.



J'ai essayé de m'intégrer, d'être positif, et surtout de bien cacher ma transidentité. Ce fut un échec complet. J'étais constamment angoissé, j'ai accumulé les retards, puis les absences, et j'ai commencé m'automutilier à la fin de ma seconde. En première, j'en ai eu marre de jouer un rôle, et j'ai commencé à couper mes cheveux, m'habiller de manière plus masculine, compresser ma poitrine, et je me sentais déjà mieux. Mais je suis vite devenu la cible de l'administration et de certains profs qui me surveillaient déjà pas mal. L'infirmière a téléphoné à ma mère pour lui signaler que « le fait de se compresser la poitrine est signe de problèmes graves ». Ils ont dit que j'étais gravement malade et en danger, ont pointé du doigt mon style vestimentaire et mes notes en baisse... Lelles ont fini par essayer de me renvoyer de l'établissement en utilisant tous les moyens de pression possibles : retards, absences, signalements au rectorat... J'étais régulièrement convoqué dans le bureau de la CPE ou de la proviseur, où elles me descendaient en disant que j'allais droit dans le mur, que j'allais tout rater et qu'elles réussiraient à me renvoyer. »

Face à l'incapacité des établissements de relever les élèves qu'ils ont descendus, l'angoisse se fait plus violente, amène à la phobie. Et c'est la solitude, l'incompréhension de ses proches qui pesèrent à Alice, au point que c'est une inconnue qui la remarqua en premier.

« Petit à petit, je faisais des crises d'angoisse, je pleurais jusqu'à n'en plus pouvoir, je vomissais avant d'aller au Collège, je tremblais et me frappais, je ne tenais plus debout, je passais le plus clair de ma nuit à pleurer et à me demander comment j'allais tenir le lendemain. Puis j'ai commencé à loucher des journées entières, incapable de sortir de mon lit sans avoir envie de mourir tant l'anxiété était présente, je n'osais même plus sortir dehors par peur de croiser des gens du même établissement scolaire qu moi. Je me sentais seule, entièrement seule, personne ne me

comprenait, on croyait que je jouais la comédie. Un jour, une fille m'a aidée parce qu'elle m'avait vue en pleine crise d'angoisse. Elle m'avait demandé ce qu'il se passait, pourquoi j'étais cloîtrée dans un coin, pourquoi j'arrivais toujours en retard ou après les autres en cours. Elle remarquait mes cernes, ma perte de poids, mes membres tremblants, elle remarquait ce que les autres ignoraient. Alors je lui ai tout débâillé, que je me mutilais, que je passais mon temps à pleurer, à vouloir mourir, je pensais que c'était de ma faute.

En six mois, j'étais devenue incapable de parler aux gens, incapable de sortir dehors sans trembler et faire des crises d'angoisse. Parler des cours, passer devant l'établissement, tout ce qui me rappelait la scolarité me donnait envie de mourir. Mais tout ça était lié à l'anxiété. »

Julien a du changer plusieurs fois de lycée, jonglant entre santé préoccupante et redoublement :

« J'ai été hospitalisé plusieurs fois après avoir fait de grosses crises d'angoisse, et je ne mangeais plus. Je tombais malade très régulièrement durant mon année de terminale, et lorsque je revenais en cours, l'administration ainsi que certains profs s'acharnaient sur moi. J'ai arrêté d'aller en cours totalement, le lycée continuait à appeler mes parents tous les jours. J'ai été hospitalisé au moment du bac et n'ai donc pas pu le passer.



Stress, anxiété, phobie scolaire, discriminations administratives...

une urgence pour tous les salles gosses



J'ai redoublé et changé de lycée, ça s'est mieux passé mais l'infirmière était transphobe et homophobe, je ratais très souvent les cours. »

Chloé nous explique comment, sans en avoir l'envie, a du continuer le lycée, pour laborieusement essayer de ne pas décrocher :

« En terminale, je suis tombée en dépression. J'étais incapable de travailler. Je ne faisais plus rien à cause d'une fatigue considérable et je séchais parfois les cours. Mais la perspective du bac, la pression des professeurs et la masse de travail, ajoutaient une angoisse envahissante au mal de vivre. Mes amies de l'époque ne comprenaient pas. Elles pensaient seulement que je devais « me bouger » et je les agaçais franchement. Ça a été une période horrible, parce que mes proches me mettaient la pression. J'ai choisis de prendre cette année pour me reposer et me soigner, et j'ai donc redoublé.

L'année suivante, j'ai développé des troubles du comportement alimentaire, et le contexte scolaire m'était très angoissant, mais j'ai pu faire le minimum pour décrocher mon bac. J'étais accompagnée par des amies beaucoup plus ouvertes et cela aide énormément. »

Sans un soutien trouvé chez des ami.e.s, de la famille, difficile de s'en sortir seul, voir impossible. Tout peut arriver, malheureusement. Et pourtant... Pourtant il existe des solutions à échelle humaine, oubliées, ou ignorées des concernéEs et surtout de leur entourage, aussi diverses qu'il y a d'individus.

Alice : « Je suis passée par plusieurs traitements contre l'anxiété. Aujourd'hui, je peux dire que je m'en suis sortie. J'ai arrêté la scolarité en Février 2015. Le 17. Et j'ai repris le Vendredi 18 Décembre 2015. Je suis encore sous traitement. Xanax, Atarax, Seroplex... J'en passe. J'ai encore des séquelles de mon harcèlement scolaire qui a causé ma phobie scolaire et mon anxiété. Mais j'essaie de m'en sortir. »

Chloé : « Mes professeurs se sont

heureusement montrés très patients même si ils ne faisaient pas preuve d'une grande compassion. Mon lycée a été très tolérant avec mon manque d'assiduité. Je n'étais pas dans un établissement élitiste, sans doute.

Après une période pour le moins compliquée pour moi, j'ai finis par aller à la fac. Cela me convenait car on est un peu plus libre, et indépendant. Mais l'angoisse, plus présente que jamais, me faisait parfois tomber dans des sorte d'état modifiés de conscience. J'ai fais la moitié de ma L1 par correspondance. C'était une anxiété provoquée par le milieu social, avec tous ces étudiants autour de moi. Les relations que j'avais établies étaient restées très superficielles, aussi, personne n'a posé de question, personne n'a demandé de mes nouvelles non plus.

J'ai commencé l'année suivante par correspondance également, mais finalement, j'ai choisi une autre voie et j'ai arrêté la fac. Je m'étais aussi rendue compte, à ce moment là, que la scolarité n'était pas faite pour moi. Et chaque fois qu'on me demande pourquoi je ne reprends pas des études, je peine à me justifier. Je sens que je n'en suis simplement pas capable, mais c'est difficile à expliquer. »

Puis il existe des dispositifs, prévu exprès pour accompagner les élèves en difficultés. Mais encore une fois, ça reste trop peu fréquent, contraignant, ou au bon vouloir d'un.e professeur.

Julien : « Ils [mon établissement] ont refusé ma demande de PAI (Projet d'Accueil Individualisé) appuyé par mon psychiatre en prétextant que ça n'existait pas dans leur établissement, alors que je savais que certains en bénéficiaient.

J'ai malgré tout obtenu mon bac en juin 2015, et depuis je me sens beaucoup mieux, c'est un poids énorme que je laisse derrière moi. Je n'ai jamais osé parler de transidentité dans le milieu scolaire par peur du rejet, j'ai du supporter une identité qui n'était pas la mienne pendant bien trop longtemps à mon goût.

Je souligne que durant toute ma scolarité je n'ai jamais entendu parler de transidentité, et je pense que ça



m'aider si ça avait été le cas. Le sujet reste encore beaucoup trop tabou, alors que c'est important de savoir qu'on est pas seul, ou au moins d'entendre que ce n'est pas grave, qu'on n'est pas fou. Lorsque nous sommes jeunes et scolarisés, nous passons la plupart du temps dans l'école, elle constitue notre quotidien. Il est donc important de s'y sentir bien, et lorsque ce n'est pas le cas, cela peut vite influencer sur notre santé mentale et physique, poussant parfois certains jusqu'au suicide. Le système actuel manque clairement d'écoute, d'aide, de solutions individualisées et d'information. Il faudrait sensibiliser à la différence, à l'impact des différentes formes de harcèlement pour mieux lutter contre, y compris quand il est commis par les enseignants, proviseurs... en position de force et en toute impunité. »

Mona: « Au CM&P c'est notre avantage, en étant moins par classe voir parfois en étant en cours individuel, les profs peuvent plus s'occuper de nous, vérifier chaque difficulté et essayer de nous aider chacun à notre niveau. Après cela dépend aussi du professeur, certains sont plus proches de nous que d'autres, certains voient juste leur programme, d'autres voient des jeunes qui se battent pour réussir et font tout pour nous aider. Je pense que notre système scolaire est mal fait. On devrait pouvoir aller dans la classe supérieure quand notre niveau est acquis, pas quand l'année scolaire est terminée. Et le top serait de pouvoir être dans chaque matière en fonction de notre niveau (on peut être très bon en maths et vraiment nulle en français alors il faudrait plus de temps pour acquérir le programme de français que de maths). »

On s'en sort, comme on peut. C'est le constat qui ressort de cette brève enquête sur ces élèves que vous avez vu décrocher et partir, pour lesquels vous vous êtes peut-être innocemment inquiété.e.s, en vous demandant ce qu'il s'est passé. Pourtant, ce qu'il se passe, c'est sous vos yeux, depuis le

début, et c'est loin d'être une révélation. Vous bossez des dizaines d'heures par semaines, et le travail vous suit jusque chez vous, vous faites des heures supp chez vous, ou pendant vos congés. Un.e lycéen.ne français.e banal.e ne travaille pas moins qu'un.e salarié.e, bien au contraire, et on continue à vous angoisser en miroitant les études supérieures, la peur de ne pas trouver de travail... Pour autant, est-ce que tout ce temps ne peut pas être mieux utilisé ? Est-ce que laisser du temps aux élèves pour s'épanouir, comme dans d'autres systèmes scolaires laissant l'après-midi aux élèves, ne serait pas bénéfique pour tout le monde ? Est-ce qu'il ne faudrait pas plutôt laisser du temps à l'enfant pour aimer faire preuve de curiosité ? Pour grandir avec son prochain, pour observer de ses yeux le monde qui nous entoure, ou bien c'est trop compliqué pour elle ou lui ? Pourtant, l'intolérance, c'est l'adulte qui l'apprend à l'enfant, et pas l'inverse, quoi qu'en disent toutes les récentes campagnes contre le harcèlement scolaire.

Et ces jeunes, bloqué.e.s, dégoûté.e.s d'apprendre et qu'on abandonne, on ne les entend pas suffisamment, alors qu'ils possèdent la solution. Je terminerai l'article en laissant donc la parole à Alice :

« Il y a toujours, **TOUJOURS** une lumière au bout du tunnel. Il faut oser en parler, il ne faut pas se taire par peur que cela empire car si vous ne réagissez pas, oui, ça empirera, car les gens ne réalisent pas à quel point ils sont horribles sauf quand vous êtes au bord de la mort ou que vous vous plaignez à la direction scolaire. Ne vous retenez pas si vous voulez pleurer, faites-le. Mais n'abandonnez pas et ne baissez pas les bras, des gens sont capables de vous comprendre. »

-Judikaël



1/3 : Impuissance politique, de im-, privatif.

Un français sur cinq n'a pas voté aux dernières élections présidentielles. Face à ce constat, le film j'ai pas voté, revenait en 2014 sur le phénomène de l'abstention, posant la question de la puissance politique réelle du peuple. A l'approche des élections régionales et acte ayant été pris du processus de radicalisation autoritaire du gouvernement, nous proposons un triptyque sur les systèmes politiques démocratiques et sur l'auto-administration. Comme la doxa ambiante prétend notre système démocratique, et qu'il s'agit certainement du système vous étant le plus familier, c'est à lui que nous nous intéresserons dans cette première partie.

« Nos ancêtres sont morts pour des élections libres, qui constituent le pilier de notre démocratie »

La doxa ambiante, c'est principalement cette phrase qui prétend notre système de facto démocratique puisqu'il est électif et que des gens sont morts pour lui. Pourtant, si nous revenons à ses racines, force est de constater que dans sa matrice qu'est la Révolution de 1789, son fait démocratique est tout sauf acquis. L'abbé Sieyès, l'un de ses géniteurs, disait que «Iles citoyens qui se nomment des représentants], n'ont pas de volonté particulière à imposer. S'ils dictaient des volontés, la France ne serait plus cet État représentatif ; ce serait un État démocratique. » L'idée est lancée : dans le climat politique qui fait naître notre système, la distinction entre représentativité élective et démocratie est très nette, l'une n'est pas l'autre. Jusqu'aux glissements de sens effectués à la fin du XIXème siècle, on entend par démocratie ce qu'on entend par ce mot depuis toujours : pouvoir du peuple, pour le peuple, par le peuple, tout en lui opposant, à elle et à la monarchie, le système électif représentatif, pensé par la bourgeoisie, pour la bourgeoisie. En somme, dans cette opposition formulée par Sieyès, c'est toute la Révolution qui est synthétisée : le roi est mort ou en tous les cas très affaibli, le peuple et la bourgeoisie s'opposent, le choléra est mort, ou en tous les cas très affaibli, le peuple se dépatouille comme il peut avec la peste. A ceci près, et c'est déterminant, que le peuple ne parle pas d'une seule voix et est gangrené par la terreur. En conséquence, les bourgeois imposent une

république à suffrage censitaire, mettant sur le banc toutes les revendications, certes disparates, du peuple, synthétisées en partie dans la constitution de 1793, jamais appliquée. Dans celle-ci le suffrage universel masculin prend une place si mineure qu'aujourd'hui dire que nos ancêtres sont mort pour lui apparaît d'une malhonnêteté sans nom. Au contraire, et c'est la base de toute démocratie, cette constitution aurait instituée bien au-delà de l'élection, un pouvoir exécutif faible, contrôlé directement par le peuple et aurait fait de celui-ci la première instance législative. Mais tout cela est révolu : le Peuple perdra définitivement quelques mois plus tard quand sera proclamé la première république, instaurée par une constitution bourgeoise.

En fait, on peut continuer comme cela longtemps. En effet, le suffrage censitaire, unique institution ressemblant relativement à l'une des revendications populaires, va progressivement s'ouvrir, pour arriver à ce que nous connaissons désormais : suffrage universel à 18 ans. En gardant donc à l'esprit que ceci n'est qu'une mesure mineure revendiquée par la peuple, et absolument pas dans les conditions actuelles -nous y reviendrons-, il est intéressant à bien des égards d'observer l'état d'esprit de ces ouvertures. Notamment celles de la troisième république, par Adolphe Tiers, un autre géniteur de notre système. Adolphe Tiers, c'est le républicain qui après avoir tiré sur la Commune de Paris, vient donner des cours de démocratie. Les dits cours irritant encore aujourd'hui notre système politique.



Adolphe Tiers donc, après avoir réglé les problèmes de la révolution communale parisienne, se retrouve au cœur de discussions politiques sur le système politique à mettre en place. Devant une assemblée amenée à trancher, constituée de 600 monarchistes-partisans du retour du roi-, Tiers explique une chose fondamentale : le suffrage universel n'est pas dangereux, il consiste à réunir 50 % des voix plus une pour diriger. En échange de cela, -c'est toujours Tiers qui parle-, le gouvernement institué sera omnipotent. En effet, qui est élu par le peuple à la légitimité la plus absolue. En fait, Tiers remet d'actualité les idées de Napoléon qui commentait, un siècle plus tôt, les pires attentats à la Révolution à coup de plébiscite populaire. L'idée est que l'accord du peuple, est gage de la légitimité la plus grande, et qu'obtenir cet accord, avec un bon système de propagande et/ou de médias, ce n'est pas compliqué. Les mots de Tiers étaient en substance : le peuple n'est pas dangereux, il votera comme on le lui dira. Et cela, s'illustre magistralement aujourd'hui, comme en témoignent les reportages de Pierre Charles. Les candidatures aux élections sont divisées entre les votes utiles (aka PS/LUMP), les extrêmes dangereux (aka Le Pen et Mélenchon), et les partis secondaires (aka... le reste). Inutile de préciser que l'écrasante majorité monarchiste de l'assemblée fut conquise par cette idée.

Impuissance, j'écris ton nom

En résumé, nos ancêtres sont mort.e.s non pas pour des élections libres, mais pour que d'autres conçoivent un système sans les consulter, les considérant comme une masse grouillante qui n'avait pas voix au chapitre parce que populaire. S'il est vain de chercher une volonté populaire uniforme, il fait peu de doute, tant aux vues de la constitution pré-citée que par simple logique, que celles et ceux qui souhaitaient le suffrage universel ne pouvaient le vouloir sans un contrôle populaire fort : on ne risque pas sa vie dans une révolution pour instituer un pouvoir sans limites ni restrictions. Car en somme, c'est cela notre système électif : désigner d'autres pour choisir, sans aucun contrôle. C'est s'en remettre à des représentant(e)s, supposé(e)s plus à même,

dans une confiance aveugle. Certes, un minimum de droits, de libertés et de confort est garanti, mais pas à tou.te.s, et sans aucune garantie que cela ne continue. D'ailleurs, la tendance est plutôt au délitement.

Quel contrôle ? Aucun. En cas d'abus ou de fautes, vous pouvez attendre cinq ans pour ne pas réélire l'élu.e en faute. Mais vous ne reviendrez jamais sur le traité de Lisbonne, et vous pouvez toujours attendre que des député.e.s se présentent dans une optique d'abrogation de celui-ci.

Quelle représentativité ? Aucune. Dans ce même exemple, 55 % de la population française était opposée à ce projet. Avez-vous un.e seul.e candidat.e labellisé.e « vote utile » proposant son abrogation ? Plus simplement, n'y a-t-il que 26 % de femme dans la population ? 70 % d'hommes blancs ? 95 % de personnes âgées de 50 à 65 ans ?

Enfin, quelle puissance ? Aucune. Les citoyen.ne.s impliqué.e.s dans les luttes sociales sont nombreux.se.s, les inégalités, donc le bien fondé de ces luttes, également. Pourtant, le seul droit politique, le seul chemin possible en tant que non-élu.e, est la rue. Il faut manifester, faire pression, pour signifier son mécontentement, et que des élu(e)s blanc(he)s, cisgenres et cadres supérieurs se penchent -s'ils ne sont pas plus occupé(e)s par l'abrogation du code du travail- sur des problèmes sociaux vécus au quotidien par une population racisée, transgenre, jeune et précarisée. Forcément ça coince.

Le contrôle, la représentativité et la puissance politique populaire, voilà des revendications révolutionnaires. Voilà des choses pour lesquelles sont mort.e.s des citoyen.ne.s à travers l'histoire. Au lieu de cela, on continue de prétendre qu'ils et elles moururent pour un suffrage universel sans autre cadre que la sauvagerie qui n'a rien engendré d'autre qu'un système où un petit nombre de personnes dirige en se prétendant corps démocratique. Pourtant non. Un système où une petite caste de personne dirige est une oligarchie. Et celles qui ne disent pas leurs noms, se prétendant démocratique, sont de la pire espèce.



Demain, le film porteur d'espoir

Demain, film réalisé par Cyril Dion et Mélanie Laurent, nous offre un regard porteur d'espoir pour l'avenir de l'humanité sur cette terre. Tout en étant très lucide sur la catastrophe écologique et humaine en marche, le film ne nous abandonne pas pour autant démunis face à des faits qui donnent envie au spectateur de se pendre en sortant de la séance. Il ne s'agit pas non plus de nous montrer un film naïf à la Yann Arthur-Bertrand en flattant le regard passif du spectateur dans des performances esthétiques sans nous rendre acteur. Ce film décide de montrer de vraies solutions, concrètes et qui ont fait leur preuves, partout dans le monde. Rien d'étonnant, avec Cyril Dion, l'un des créateurs du *mouvement Colibri*, porté entre autre par Pierre Rabhi. Sur la base de ce long-métrage, explorons les possibilités face à nous.

Un premier constat, qui n'a rien de nouveau et qui est soulevé par *Demain*, c'est qu'il y a urgence. Nous sommes face à une catastrophe terrifiante. Ce n'est pas la planète que nous devons sauver. La planète nous survivra, même si nous lui infligeons de terribles dégâts, elle se relèvera, et continuera sans nous. Ce que nous sommes en train d'essayer de sauver, c'est l'humanité. Le film prend son départ à la suite de la publication d'une étude* suggérant la disparition d'une partie de l'humanité d'ici 2100 dans la revue « Nature ». Nous observons déjà des crises à la fois écologiques, économiques, et sociales. Nul doute que tout cela est intrinsèquement lié. Nous savons que les catastrophes climatiques provoquent de très nombreux morts dans les pays les plus démunis. Les pays riches sauront se défendre assez aisément. Seulement, notre mode de vie actuel n'est pas durable.

Le film *demain* va donc aller à la rencontre de ces personnes qui croient en un autre chemin pour ce monde, et qui ont retroussé leur manches pour faire partie du changement. Et ils sont nombreux, partout sur cette Terre, à faire de la résistance positive. Ainsi, nous rencontrons les créateurs de la ferme du Bec Hellouin, ici même en France, qui ont basé leur mode d'agriculture sur la permaculture, une méthode qui prend le fonctionnement de la nature comme allié et se place ainsi à l'extrême opposé des monocultures. Nous irons aussi en Islande, qui regorge d'idées innovantes et inspirantes. Entre autre, sur le plan de l'éducation, qui vise

d'abord à accompagner le développement de l'enfant et lui apprendre, et non plus à le noter et le faire entrer dans un système de discipline stricte de de compétitivité. Ou encore, au niveau des énergies, car le pays a fait le choix d'investir dans les énergies renouvelables. Nombreux sont les islandais qui ont des actions dans ces énergies, et à qui cela est bénéfique ! D'ailleurs, à propos d'argent, le film ira aussi à la rencontre de modèles économiques novateurs, et non plus basés sur cette dette infernale et sans fin, qui vise à laisser s'accumuler la richesse qui profite à une très petite minorité d'individus. On ne peut qu'être charmé par ces anglais pleins d'humour qui ont créé leur propre monnaie locale, ayant le visage de David Bowie imprimé dessus. On se rend soudain compte que les solutions sont foisonnantes et ne manquent pas ! Il suffit d'un peu de culot et de beaucoup de joie de vivre. Et puis, on se rend surtout compte, qu'on ne peut pas seulement attendre que les puissants régulent les solutions pour nous. Car une chose est sûre, ça n'arrivera pas.

La clé, c'est le peuple, nous avons le pouvoir d'agir et de faire bouger les choses. Ce ne sont pas quelques puissances politiques et économiques qui doivent décider du sort de notre terre et de ses habitants. Mais bien chacun d'entre nous. Les classes moyennes et les plus pauvres, main dans la main. On peut aisément constater, en tout cas en France, qu'il plane un climat de fatalisme et de sentiment désabusé.



On se dit souvent que notre pouvoir se limite à voter (pouvoir néanmoins non négligeable), et encore, ce n'est peut-être pas acquis pour tout le monde lorsqu'on voit le taux d'abstention. Pourtant, les exemples ne manquent pas, comme le montre Demain, présentant les ces personnes qui ont cru dans leur projet et qui ont su le concrétiser.

Nous rencontrerons par exemple les deux femmes à l'origine du mouvement des incroyable edible (incroyables comestibles) en Angleterre, un mouvement qui consiste à mettre gratuitement à disposition des potager dans les villes où chacun peut venir les entretenir et se servir. Cette idée s'est propagée un peu partout dans le monde, et est présente dans plusieurs villes en France, à l'initiative des habitants. Les villes peuvent aisément manger local, avec les potager urbains, à condition d'accepter de renouer avec la terre, et de manger moins de viande. Mais il faut pour cela que cela vienne des habitants de ces villes.

Songeons également au peuple qui s'est soulevé avec force en Islande et qui est décidé à se faire entendre face à un gouvernement

J'étais l'autre jour au TNB (le Théâtre National de Bretagne), pour voir un spectacle de danse, une sorte d'adaptation chorégraphique de l'Odyssée : Weaving Chaos, par une chorégraphe portugaise, Tania Carvalho. Alors, il est vrai que la mise en scène minimaliste m'a laissé de marbre, quoiqu'il y ait eu par moments des fulgurances au niveau de l'enchaînement des mouvements, de l'ambiance, du tourbillon de la folie. Pour autant, ce spectacle m'a fait prendre conscience d'une lacune de l'art tel qu'il se pratique aujourd'hui, que ce soit les arts du spectacle, les arts picturaux, ou les autres. Du moins, l'art contemporain essayiste, c'est à dire intellectuel et vaguement explorateur. Cette lacune, elle me semble être de taille : C'est que cet art au demeurant techniquement accompli a oublié le spectateur, m'a oublié MOI ! Face à ces danses que je ne connaissais pas, qui

abusif, ou encore à cet exemple de village en Inde, où le maire prend les décisions en accord avec les villageois, sur un modèle de démocratie participative.

La désobéissance citoyenne se rencontre en France, entre autre au travers des ZAD (Zones à défendre) tel que notre Dame des Landes. Désobéir pacifiquement à l'état, c'est aussi respecter de profondes valeurs.

Pour conclure, il ne fait nul doute, que face au désastre qui nous menace, les solutions ne manquent pas. Chacun d'entre nous peut se lever et décider de changer les choses à son échelle, chacun peut faire sa part. Il est utile de prendre l'image de la forêt, où le moindre élément a son rôle, ou l'écosystème est un ensemble complexe merveilleusement coordonné. Il faut seulement garder à l'esprit les paroles de Vandana Shiva dans le film, nous expliquant qu'il faut toujours respecter deux choses : le bien-être humain, et le bien-être de la Terre.

-Aurélie

DE L'ART ? ET MOI ALORS ?

étaient plurielles, bien menées, et dououreusement porteuses de symbolique, je me suis senti exclu, oublié par la chorégraphe qui s'enfonçait dans son propre univers. Je me suis vu regarder des gens frétiller sur une scène nue. J'ai senti que cet œuvre ne m'était pas donnée, qu'elle n'était pas faite pour moi, spectateur lambda, mais qu'elle était faite pour elle-même, pour sa propre existence. Or, l'art, tel qu'on le voit dans les galeries, du moins, l'art en France, est une création éhérée, élevée de l'artiste, qui doit être expliquée au spectateur, l'auditeur, en somme, MOI. Et ce selon des doxas, des formes de pensées majoritaires dans ce contexte artistique. L'artiste est alors une idole semi-divine, détentrice du secret de l'appréciation, et possédant la totalité du contexte d'interprétation d'une œuvre. Ici s'achève la grandiloquence.



Or, nous, les auditeurs, les spectateurs, nous recherchons dans l'art, du plaisir. Nous recherchons des extraits de vie, des sentiments, peut être aussi, certainement de la morale, des leçons, des inspirations philosophiques. Et tout cela peut nous être présenté par l'art actuel. Mais cette présentation n'est pas gratuite : elle est au prix de la soumission aux règles de pensées, pas forcément explicites, quant à l'interprétation d'une œuvre, quand à l'appropriation de celle-ci. Nous est dénié le droit à une interprétation personnelle réelle, qui pourra être qualifiée d'inculte, à une appropriation individuelle de l'œuvre.

Vous, artistes, avez-vous oublié que votre métier recèle une oasis au milieu d'une société du prix ? Avons nous oublié que l'art, c'est le don, vers les spectateurs ? Parce que, quand même, bordieu, un peu de respect, car sans nous, aucune de vos œuvres n'existerait. Ce n'est pas le succès critique, ni l'intérêt théorique de vos œuvres qui les fait exister,

Instants Gavroche, un autre regard léger sur l'actualité



Gavroche sur les élections régionales :

l'UMP et le PS sont tout autant racistes et homophobes que l'épouvantail national !

c'est leur succès auprès de nous ! Nous avons le droit à ce don, et par là, nous avons le droit à toute appropriation de vos œuvres, quelle qu'elle soit. Et cette appropriation, elle doit être légitime, et acceptable même par un auteur ! Même vivant ! Même en face de soi !

Et pour cela, nous avons besoin que l'art soit accessible. Attention, je ne dis pas facile, je ne nie pas qu'un effort puisse être nécessaire à la compréhension d'une œuvre. Nous avons besoin d'un art qui soit bien plus une porte ouverte, même au sommet d'un escalier, même taillée dans le roc d'une falaise , plutôt qu'un art qui soit une porte fermée, avec de tous côtés hurleurs critiques et auteurs habitués à leur univers me hurlant de trouver la clef ! Parce que nous ne l'avons pas, et nous ne voulons pas défoncer votre porte (nous sommes poils, tout de même).

-Ilias



Gavroche suite à un scandale en 2015

autour de Miss France raciste :

En vrai, les femmes trans ne peuvent pas participer à Miss France ??!

(on peut aussi parler d'autres choses : Miss France en vrai...)



Le Sale Gosse, Kesako ?

Qui qu'on est ?

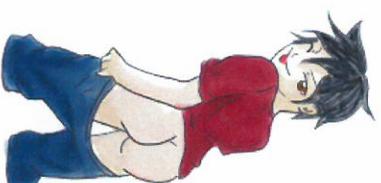
On est journalistes jeunes et non pas jeunes journalistes. Nous ne sommes pas apprentis colonialistes chez Ouest France ou apprentis polémiste de la télé. On est des sans-avenir, et en fait si on écoute les grands, on est des sans-présent. On n'a pas de cartes de presses nationales ni même le bac, on a juste des rêves pleins la tête et de la jeunesse plein les pattes. On est pas très différent de toi, d'ailleurs on pensait créer un journal où rédacteur et lecteur, il y aurait pas grande différence.

Et tous ensemble, on est un peu Gavroche. Le sale gosse dans le livre que tu devais lire au collège, que t'as pas lu, et de toute façon aujourd'hui il existe en manga.



Quoi qu'on dit ?

Si le peuple possédait une seule ligne de pensée, ça se saurait. Notre ligne éditoriale est a son image, difficile a définir dans un journal participatif. Mais pour autant on reste des troubles-fêtes qui n'ont pas souvent la parole, alors ça gueule un peu dans les couloirs. Et surtout ça refait le monde. Nous ne sommes que des enfants après tout, les mensonges on sait les voir (et on va vous apprendre), mais la vérité, ça sort de la bouche de qui ?



Logo du site du journal



D'où qu'on cause, pis à qui ?

Le principe, c'est que chacun.e écrit sur ce qu'il lui tient à cœur et sur ce qu'il ou elle connaît. parce que quand on parle de partage et d'éducation populaire, qui de mieux placé.e pour parler que les personnes directement concernées ? On veut parler Islam, alors pourquoi tendre exclusivement le micro à un Michel Onfray ou un Eric Zemmour ? Nous, on conçoit le journalisme autrement encore : le micro, on le laisse sur la table, et on laisse les personnes qui veulent parler s'en saisir et décrire ce qu'elles vivent et connaissent parfois dans leur propre chair. En d'autres termes, un journal dans lequel lecteur, lectrice se confondent avec rédacteur et rédactrice. Ou en tout cas, c'est vers ça qu'on veut tendre, un journal où ceux et celles qui causent le font de leur personne, et pas de leur vision condescendante.

Et ces personnes, nous, toi, moi, on parle à qui ? Eh bien tout simplement à vous, eux, elles et toi. En fait, on va pas vous réinventer l'éducation populaire : envoyez nous

Quoi c'est CC-0 ?

Cacao 0% ? Coca-cola 0 ? Non, déjà on préfère le breizh cola (paye ton nationalisme), ensuite on a dit CC-0. C'est une licence de publication. Et en l'occurrence, la nôtre. Bien sûr, si qu'on en parle ici, c'est que c'est pas n'importe quelle licence. Sa particularité, c'est de placer nos écrits et dessins dans le domaine public, ou en tout les cas très proche de lui. En d'autres termes, cette licence est totalement libre, et tout ce que nous écrivons, dessinons et diffusons appartient à tout un chacun. Concrètement, chacun de nos lecteurs, comme chacune de nos lectrices peut s'approprier nos textes, les réécrire, les diffuser voire même, les vendre ! (comme linux et mac, coucou apple ! o/) Parce qu'en fait, on est un peu extrémiste dans le genre. L'intérêt ? Eh bien



Instant Gavroche : Notre avis sur les grandes structures médiatiques (tenues en laisse à 95% par 7 milliardaires)

vos articles, vous êtes les personnes les plus à mêmes de parler de sujets que vous connaissez et vivez. Et écoutez ce que disent les autres, par principe ils et elles savent.

-Gavroche

premièrement, la diffusion de nos idées (et aussi de celles de tout un chacun (cf. premier paragraphe). Nous considérons que le meilleur moyen de nous faire entendre, c'est encore de mettre notre discours dans les mains (et les oreilles) de nos lecteurs et lectrices, et de leur laisser en faire ce que bon leur semble ! Pleins de dérives* sont possibles, on est au courant, seulement... On a bêtement foi en l'humanité, et on se dit que l'information et l'opinion, c'est mieux quand c'est libre !
(N'hésitez donc pas à hacker le Sale Gosse, c'est tout ouvert !)

*Pis d'ïagon, on aime bien les sales gosses, alors les dérives, c'est ok !

-Gavroche

Le Sale Gosse

Journal web d'éducation populaire, novembre 2015 - Mars 2016

Rédacteur en chef : Gavroche
Directeur de Publication : Judikaël
Maquettiste : No Heliaz

Rédacteurs et Rédactrices :

-Judikaël
-Aurélie
-Ilias
-No Heliaz
-Anonyme

Illustrateur :

-Judikaël

Correcteurs :

-Judikaël
-No Heliaz
-Keilig

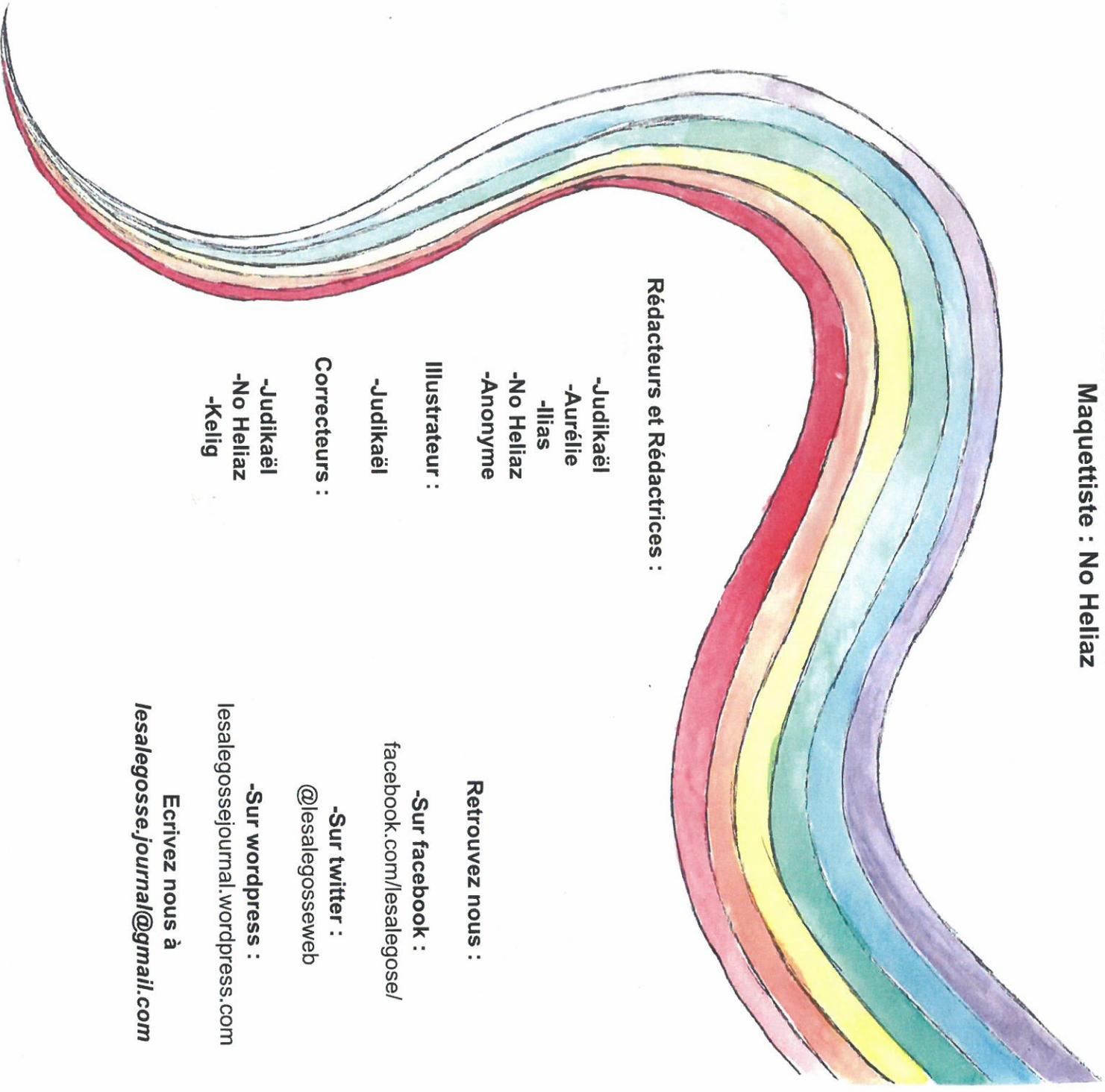
Retrouvez nous :

-Sur facebook :
[facebook.com/lesalegose/](https://www.facebook.com/lesalegose/)

-Sur twitter :
[@lesalegosseweb](https://twitter.com/lesalegosseweb)

-Sur wordpress :
lesalegossejournal.wordpress.com

Ecrivez nous à
lesalegosse.journal@gmail.com



En cas d'importante diffusion/impression,
indiquer les responsables de l'impression :